Corrigé à partir de la citation de Tristan Garcia

Problématique(s) : Une communauté, parce qu'elle constitue un ensemble fondé sur le « commun », existe-t-elle nécessairement au prix de l'appauvrissement de la singularité de l'individu ?

Le « commun » est-il nécessairement ce qu'il y a de moins intéressant et de moins riche chez un individu, alors que ce dernier, privé de « commun », de partage, de solidarité, risque d'être une coquille vide ?

Adhérer à une communauté, est-ce forcément renier sa singularité ou au contraire enrichir davantage sa personnalité ?

I Prendre au sérieux le rejet radical de toute « allégeance » à une communauté par une individualité se désirant comme absolue a le mérite de révéler la dimension pouvant être aliénante de la communauté pour les individus. Au fond, la revendication d'une « individualité absolue » oblige à mettre en lumière la dimension privative et normative que peuvent avoir les communautés sur les individus.

A/ Vivre en communauté oblige à sacrifier sa singularité, c'est-à-dire à adopter les normes et les façons de faire majoritaires qui dominent dans les sociétés.

Dans *Le temps de l'innocence*, les règles et les codes, sont identiques pour tous les membres du « vieux New York », elles s'imposent de façon inconditionnelle, ces traditions sont devenues « immémoriales ». Il faut les respecter même si on n'en saisit plus la signification. L'adjectif « immémoriales » est important, il révèle le privilège que doivent avoir les traditions sur le temps qui passe. Cela signifie que la communauté pour se conserver s'oppose à toutes formes de nouveauté. Dans le début des *Suppliantes*, Danaos ne cesse de répéter à ses filles de se montrer discrètes et respectueuses si elles veulent être bien accueillies. Leur attitude doit gommer leurs différences culturelles, à savoir leurs différences de vêtements, de langue, de peau. Elles doivent endosser les rites et les façons de faire de la communauté grecque. Spinoza, dans le *Traité théologico-politique* montre que les communautés fondées sur un même sentiment religieux abolit toutes les différences individuelles. Il n'est pas possible alors de marquer sa différence. Il faut faire comme tout le monde, avoir les mêmes pensées et les mêmes paroles. Ici l'individu doit se « contraindre » lui-même pour se conformer aux normes religieuses qui lui sont imposées par la communauté.

B/ Dès lors l'individu doit sacrifier sa singularité et sa liberté, il est obligé de vivre et penser à l'unisson des autres, sa pensée propre s'efface et sa voix singulière est étouffée

Dans le *Temps de l'Innocence* May apparaît très souvent comme un personnage désubjectivé, au sens où il ne cherche qu'à correspondre à ce que doit être une bonne épouse et une bonne mère. Il n'y a aucune innovation individuelle possible mais un sacrifice de soi en vue de correspondre à un « type » dépourvu de personnalité propre : une femme éduquée pour plaire à la morale dominante, celle des hommes. Cela renvoie au rôle « *des mères, des tantes, des grands-mères jusqu'aux lointaines aïeules puritaines* » faite pour satisfaire « *les goûts personnels* » des hommes, comme le dit Archer lui-même. Davantage que les hommes, les femmes sont aliénées car éduquées pour gommer leur personnalité, elles sont « les produits du système » (chap.6). Le conformisme social interdit de suivre ses propres goûts et d'exprimer une différence. Chez Eschyle, au début des *Sept contre Thèbes*, on assiste également à l'assignation du chœur des femmes au silence. Elles n'ont pas le droit d'exercer leur esprit critique contre les dangers de la guerre. Elles doivent rentrer chez elles et « se taire », car ce sont ces deux rôles qu'elles ont exclusivement le droit de jouer dans la cité dirigée par Étéocle. Il n'y a pas de changement légitime possible pour lui. Ici c'est la communauté qui fixe les identités des individus. Ils sont donc bien dépossédés d'eux-mêmes. Pour Spinoza, certaines communautés sont des lieux des préjugés, lesquels empêchent les individus de penser par eux-mêmes. Il écrit en effet : « *Des préjugés qui réduisent des hommes raisonnables à l'état de bêtes brutes, puisqu'ils empêchent tout libre usage*

du jugement ». Ce que veut dire ici Spinoza c'est que dans certains groupes, ce sont les préjugés qui dominent et qui par là-même empêchent le jugement singulier et personnel. Tout le monde répète la même chose sans se demander si ce qui est dit est fondé ou infondé, vrai ou faux, légitime ou illégitime.

C/ La communauté semble donc vouée à uniformiser les individus, à en faire une masse indistincte, « vulgaire » et « pauvre ». Pour cela, elle exclut ou refuse les fortes individualités.

Dans *Le temps de l'innocence*, les grandes familles de New York ne peuvent admettre qu'Ellen détonne par ses toilettes, son franc-parler, ses goûts artistiques, ses choix jugés « excentriques ». Elles la jugent décalée et par là-même « problématique ». Archer se fait l'écho du conformisme en déconseillant à Ellen de divorcer, alors même que c'est autorisé par la loi. Elle doit faire comme l'impose la communauté et non selon son propre désir. « **L'individu, dans ces cas-là, est presque toujours sacrifié à l'intérêt collectif ; on s'accroche à toute convention qui maintient l'intégrité de la famille, protège les enfants, s'il y en a** » (chap.12). On comprend bien ici que l'appartenance à un groupe familial et social conduit au sacrifice des désirs et des choix propres. C'est ce qui doit présider absolument, c'est-à-dire indépendamment des convictions individuelles. Puis Ellen est progressivement mise dehors la communauté des grandes familles new-yorkaises. On lui signifie qu'elle n'a pas sa place dans cette communauté. **Eschyle** : la suite apocryphe des *Sept contre Thèbes* montre le rejet d'Antigone par sa communauté politique quand elle se dresse contre l'État et contre le conseil des citoyens : « Et je déclare, moi, aux chefs de Cadméens... ». C'est donc une figure tout à fait singulière, une jeune fille (« toute femme que je suis... »), qui sort du rang pour revendiquer une autre forme de justice envers son frère Polynice, et devient ainsi « rebelle à [s]a cité ». Mais elle est alors condamnée à la solitude : « **Suis seule tes desseins : moi je te l'interdis** » lui dit le Héraut.

On comprend ici que la communauté exclut le plus souvent l'individualité qui ne se soumet pas à ses codes et à ses règles. En cela, la communauté apparaît comme le contraire de l'individualité. Mais en même temps l'individu a-t-il d'autres choix que de participer aux communautés auxquelles il appartient ? L'idée même d'une individualité absolue, qui pourrait se préserver de toute communauté, n'est-elle pas une illusion ?

II On peut comprendre le rejet de la communauté par les individualistes car l'appartenance au groupe communautaire s'accompagne, très souvent, d'une uniformisation et d'une obéissance qui étouffent, voire excluent la singularité individuelle. Cependant, un repli individuel contre la communauté est-il vraiment possible ? Le refus d'une communauté n'engage-t-il pas plutôt la recherche d'une autre communauté ?

A/ Le refus de toute appartenance à une communauté est une fiction théorique, il y a une illusion de l'individualité absolue. Tout individu cherche et prête allégeance à une communauté.

Dans le *Temps de l'innocence*, Wharton dépeint d'autres communautés que la communauté de la haute société new-yorkaise. Elle évoque la communauté des artistes plus libre et plus bohème. Elle montre aussi que si Ellen est chassée de la communauté new-yorkaise, elle est accueillie en Europe. Autrement dit, si l'on s'oppose à sa communauté, cela n'est pas en vue d'une individualité absolue, impossible à vivre mais d'une autre communauté. C'est exactement ce que raconte **Eschyle** quand il met en scène les Danaïdes fuyant leur communauté pour la communauté d'Argos, gouvernée par Pelasgos. En aucun cas, il s'agit de chercher une vie en dehors de toute forme de communautés, vie qui serait impossible car nous avons besoin des uns des autres pour exister. Les Danaïdes forment un groupe de cent femmes pour échapper à leur destin individuel et pour trouver une communauté plus juste, qui les protège du mariage forcé. C'est aussi ce que dit Spinoza tout au long de son *Traité théologico-politique* : il n'y a pas de vie durable possible pour les individus humains en dehors des communautés. En effet, sans un tout qui les protège, les individus se détruiraient les uns les autres comme les gros poissons dévorent les petits dans la nature (chapitre 16) Autrement dit, l'être humain vivant seul à l'état de nature est une fiction. Pour Spinoza, il

s'agit d'élaborer une communauté juste contre les communautés qui empêchent les individus d'être eux-mêmes. Mais il ne s'agit en aucun cas d'opposer aux communautés un individu qui vivrait de façon isolée.

B/ Dès lors partager les valeurs de la communauté n'est pas nécessairement synonyme de sacrifice de soi et de partage des points communs les plus « pauvres » car les valeurs de la communauté sont aussi ce qui sous-tendent les individualités

Wharton livre une analyse fine et nuancée du personnage de Newland Archer. Newland ne regrette pas d'être resté un membre à part entière de sa communauté plutôt que d'avoir rompu les amarres en faveur du « nous » amoureux qu'il envisageait lors du trajet en bateau, et qu'Ellen savait déjà illusoire. Newland choisit dans le dernier chapitre de rester fidèle à des valeurs et des conventions qu'il assume finalement. Wharton écrit en effet : « **Ses jours étaient remplis, et remplis avec honneur. [...] Archer honorait ce passé dont il portait le deuil : après tout, il y avait du bon dans les anciennes traditions** » (p.307). Cela signifie que l'individu se construit certes dans la discussion avec les règles et les traditions de sa communauté mais cela ne signifie pas pour autant qu'il se réclame d'une individualité absolue. **Eschyle** : Les croyances partagées sont une manière de s'élever, pas de se diminuer dans les deux pièces de théâtre. Le lien religieux et le lien politique ne sont pas du tout des appauvrissements mais des agrandissements de soi. Les dénominateurs communs que sont la citoyenneté et le respect des cultes créent la *koïnonia*, la communauté, qui donnent aux individus le sentiment d'être plus forts en faisant corps, et de donner du sens à leurs destins en se reliant à une transcendance. Ainsi en se reconnaissant une origine commune, en honorant les mêmes dieux, les Argiens et les Danaïdes se sentent plus proches et plus solidaires, d'où le vote en faveur de l'accueil des suppliantes. De même le chœur des femmes dans les *Sept contre Thèbes* joue le rôle essentiel de fédérer la communauté après la mort des deux frères et ultimement d'apaiser les conflits en reliant les vivants et les morts. **Spinoza** : L'individu qui n'obéit pas aux lois de sa communauté n'est pas cet être original et créatif loué par celui qui revendique une individualité absolue, il est bien plutôt livré à ses passions, comme chacun, ce qui n'a rien d'original. Aucun individu n'est en réalité maître de lui-même, et la communauté politique, grâce aux lois, n'est pas seulement un interdit : elle aide l'individu à se comporter en être rationnel, à développer son humanité, qu'il a en partage avec les autres, à sortir du règne du seul appétit.

C/ Finalement, on peut estimer que l'individualisme radical est une impasse.

C'est ce qu'indique Eschyle à la fin des *Suppliantes*, quand les Danaïdes affirment refuser tout mariage et non pas seulement celui avec les fils d'Égyptos. Les suivantes s'indignent alors contre leurs maîtresses qui font preuve d'hybris, car tout humain et toute humaine doivent véhiculer la communauté, c'est-à-dire ne pas faire passer son désir avant la possibilité du tout. Les Danaïdes, dans ce passage, font preuve d'hybris. Or l'hybris doit être condamné car il est la négation de la communauté. Celui qui commet l'hybris ne tient pas compte des autres humains puisqu'il se prend pour un dieu. Ici c'est la communauté qui doit être préservée contre la destruction d'un seul. Spinoza condamne également celui qui veut diriger tout seul la communauté, sans considérer le peuple. Ce dernier donne naissance à une communauté despotique mais aussi dangereuse, car les citoyens feront tout pour renverser un tel pouvoir abusif. En cela, la tyrannie individuelle favorise la guerre civile et les dissensions intérieures.

Au terme de cette deuxième partie, on comprend que l'individu se déploie nécessairement dans des communautés qu'il s'y oppose ou au contraire qu'il y adhère. En cela, l'idée d'une individualité absolue est une illusion, car l'individu est toujours en partie un être social. Ne doit-on pas alors penser une communauté qui ne serait pas « une machine à broyer » les individus ? Pour le dire autrement, peut-on penser une communauté qui ne serait pas « fatalement » appauvrissante pour les individus et à laquelle ils pourraient « prêter allégeance » par liberté ?

III. Garcia critique en vérité l'individualisme absolu. En faisant cela, ne cherche-t-il pas à faire entendre l'importance qu'ont les communautés dans et pour les constructions individuelles ?

A. La communauté n'est pas nécessairement subie

Spinoza insiste sur l'importance d'un pacte démocratique, cela signifie que l'individu porte allégeance à la communauté politique, parce qu'il comprend qu'elle sert son utile propre. « **dans un État et sous un commandement pour lesquels la loi suprême est le salut de tout le peuple, non de celui qui commande, celui qui obéit en tout au souverain ne doit pas être dit un esclave inutile à lui-même, mais un sujet. Ainsi cet État est le plus libre, dont les lois sont fondées en droite Raison, car dans cet État chacun, dès qu'il le veut, peut être libre, c'est-à-dire vivre de son entier consentement sous la conduite de la Raison** » (chapitre 16). La notion de sujet est fondamentale. Elle signifie que c'est grâce à l'État que l'individu accède à sa qualité de sujet puisqu'il peut prendre part à la vie politique et non plus seulement la subir. Il y a une légitimité de la communauté pour les individus quand elle les fait accéder au statut de sujets. Une telle place apparaît dans *les Suppliantes* quand Pelagos déclare à Danaos et à ses filles qu'il ne fera rien sans consulter son peuple. Cela signifie que l'accueil des Danaïdes ne doit pas être subi mais choisi par le peuple d'Argos. Ici la communauté ne sacrifie par les individus puisqu'elle leur donne la parole et le pouvoir de décider. Dans le roman de Wharton, certains personnages font bouger les lignes de la communauté comme celui de la vieille Mingott qui bien sûr appartient à la communauté de la haute société new-yorkaise mais qui sait aussi s'opposer à ces normes et ces conventions. Ici la communauté est redéfinie par les individus, non pas au sens où ils seraient absolus mais au sens où ils la changent en restant en partie eux-mêmes.

B. La communauté ne rend pas l'individu moins intéressant car il affine et renforce son point de vue grâce à la discussion avec les autres Pour Spinoza, un bon citoyen est un citoyen actif, qui prend part aux discussions collectives. Faire cela, c'est éventuellement préparer un changement de la majorité et c'est par là-même changer les normes dominantes de la communauté. En cela, la démocratie est une communauté ouverte et qui est loin d'être grossière ou vulgaire, puisque chaque individu doit convaincre ses semblables par la discussion s'il veut changer quelque chose de sa communauté. Le personnage de May est surprenant quand à la fin du roman on comprend qu'elle a révélé la vérité sur l'amour de son mari Archer pour Olenska à leurs enfants. Cela signifie qu'elle n'a pas seulement été la bonne épouse et la bonne mère auxquelles elle a tout fait pour correspondre, puisqu'elle a aussi été capable de faire le choix de la vérité contre les faux-semblants qu'impose une communauté fondée sur la seule mondanité.

C. La communauté est alors ce qui rend possible de faire de nous des sujets de la pensée critique

Spinoza loue la communauté d'Amsterdam : « **Que la ville d'Amsterdam nous soit en exemple, cette ville qui, avec un si grand profit pour elle-même et à l'admiration de toutes les nations, a goûté les fruits de cette liberté ; dans cette république très florissante, dans cette ville très éminente, des hommes de toutes nations et de toutes sectes vivent dans la plus parfaite concorde** » Le nous rapproche les je, il les met en relation sans les uniformiser. Ce qui fonde alors la communauté c'est

la différence et non la ressemblance. Mais cette différence n'a de sens que si elle est une rencontre avec les autres différences. La paix politique n'est pas la négation des différences mais au contraire la possibilité de les exprimer en vue de chercher ensemble ce qui maintient le plus durablement possible la paix dans la communauté. L'individu est alors à la fois considéré en et pour lui-même et en sa qualité de sujet politique qui peut prendre part aux questions collectives. Le commun n'a plus le sens de vulgaire mais bien plutôt de ce qui nous rassemble sans nous identifier. C'est cette même idée qu'on retrouve à la fin *des Suppliantes* quand Pélasgos demande aux Danaïdes de choisir le logement de leur choix, en vivant ou bien comme les Argiens ou bien selon leurs propres habitudes. Cela signifie que la communauté peut accueillir chaque individu avec sa différence. Sa différence n'est pas pour autant absolue, elle ne trouve son sens que dans la relation aux autres, relation que justement rend possible la communauté politique.

Conclusion

Il est compréhensible que l'individu craigne de devenir un produit standardisé, que son originalité se dilue sous la pression sociale, car par définition la communauté repose sur le commun, qui peut dégénérer en homogénéité: le conformisme finirait par uniformiser les individus sommés de rentrer dans le rang ou de s'exclure. Cependant, la singularité absolue n'existe pas, nous sommes dépendants des uns des autres et il n'est pas fatalement déshonorant de reconnaître nos liens, nos points communs, de reconnaître l'influence qu'a la communauté sur nos personnalités. Il faut donc plutôt chercher à ne pas fuir le « commun », à condition que la communauté soit suffisamment tolérante pour accueillir la différence, en la voyant non comme un danger mais comme une richesse.

Pour les SUP

Questions sur le texte :

Vocabulaire : chercher le sens de « solipsisme », « psalmodier », « rengaine », « prêter allégeance » et de tout mot dont vous ignoreriez le sens.

Quel est le sens de l'adjectif « moutonnier » ? Expliquez la métaphore

Pourquoi l'auteur écrit-il « jamais » en italiques ?

Expliquez le balancement entre « identité individuelle » et « identité générique »

Comment comprenez-vous l'opposition évoquée entre « moi social » et « moi profond » ?